

*A Monsieur Georges LYON
Recteur de Lille
Témoignage d'admiration et de respect.
J. FILIPPI.*

Un Collège
en
Pays envahi

MEDIATHEQUE LE CATEAU CAMBRESIS



L-77538



Al l'anno Pietro, a. Gustav
et a. Gustav et al Berthe
Laurini amico

J. Felicey

3342

DISCOURS PRONONCÉ LE 12 JUILLET 1919,
A LA DISTRIBUTION DES PRIX DU COLLÈGE
DE SAINTES, SOUS LA PRÉSIDENCE DE M.
O. LAURAIN, ANCIEN SOUS-SECRETARE
D'ÉTAT A LA GUERRE, PAR M. FILIPPI,
PRINCIPAL. ❦ ❦ ❦ ❦ ❦ ❦ ❦

MESDAMES,
MESSIEURS,
MES CHERS AMIS,

La belle cérémonie d'aujourd'hui dans la paix, le calme et la joie, me fait songer par contraste à une autre distribution des prix, il y a exactement quatre ans, sous la domination allemande, au Cateau, où j'avais l'honneur d'être principal.

Sous la présidence du premier adjoint faisant fonction de maire (celui-ci, commandant, avait été fait prisonnier à Maubeuge), entouré du deuxième adjoint, des membres du Bureau d'Administration du Collège et des professeurs, vos camarades, entassés dans une petite salle, sans leurs parents (car nous ne voulions pas attirer l'attention des Allemands), écoutaient la lecture du palmarès, pendant que dans la rue à côté résonnaient les pas lourdement rythmés des fantassins bavarois et le roulement ininterrompu des canons et des autos.

Nous avions tous les larmes aux yeux en pensant à la dernière distribution des prix, et je me souviens encore de l'émotion qui nous étranglait, le maire et moi, devant ces enfants, qui buvaient avidement nos paroles de réconfort et d'espérance. Tous, même les plus petits, étaient graves, car tous étaient déjà éduqués par le malheur et la souffrance.

J'ai cru qu'il était bon, peut-être, d'évoquer devant vous, mes amis, qui n'avez connu la guerre que de loin, les misères de ces quatre années passées par vos camarades sous la botte allemande. Aujourd'hui qu'une paix éclatante vient de sanctionner la victoire du droit sur la force, de la civilisation sur la barbarie, il est juste que vous sachiez tout ce qu'ils ont souffert, avec quel courage, quelle gaieté bien française, ils ont supporté les avanies, les persécutions de tous les jours, de toutes les heures ; vous en tirerez certainement une leçon.

Le collège du Cateau avait été transformé en ambulance à partir du 10 août, et, dès le 22, nous commencions à recevoir des blessés évacués de Belgique. Le jour de l'importante bataille du Cateau, où les troupes anglaises, sous le commandement du maréchal French et du général Dorrien, soutinrent avec une magnifique bravoure et la ténacité des soldats de Wellington, le choc d'une armée 10 fois plus nombreuse, luttant

pied à pied, de 5 heures du matin à 4 heures du soir, nous avions 57 blessés anglais et français que, malheureusement, nous n'avions pas eu le temps d'évacuer. Le soir du 26, le collège, devenu un véritable enfer, était rempli de nouveaux blessés anglais et allemands, que les admirables femmes de la Croix Rouge française, restées courageusement à leur poste, étaient obligées de soigner sans un seul chirurgien !

C'est à ce moment que nous avons le plus souffert ; à toutes nos fatigues se joignait la torture morale de voir l'invasion submergeant notre patrie, et de ne rien savoir, d'être comme au fond d'un puits ! Jour et nuit défilaient les innombrables bataillons aux uniformes gris, couvrant à perte de vue les chaussées et même les campagnes, chantant le *Gloria ! victoria !...* et le *Deutschland über alles !...* cessant parfois de chanter, pour hurler tous en chœur : *Parisse !... Parisse ! ..*

Nous entendions, derrière nous, gronder le canon de Maubeuge qui tenait encore, mais nous nous demandions, le cœur serré, si la France pourrait arrêter l'effroyable invasion. Et puis, soudain, nous sentîmes de l'inquiétude et du désarroi dans les troupes ; leur joie tomba, les chants de victoire s'éteignirent et, malgré les précautions extraordinaires des officiers, le bruit courut que toute l'armée allemande était

arrêtée sur la Marne, refoulée par le génie de Joffre, dont nous répétâmes tous le nom avec amour. Dès lors tout nous était égal, notre sombre vie s'illuminait, l'espérance revenait dans nos cœurs pour ne plus les abandonner !

Les jours se passèrent ; il ne fallait plus compter sur le collège, transformé définitivement en ambulance de grands blessés. Grâce à la municipalité du Cateau, qui veilla avec le soin le plus scrupuleux à l'instruction des enfants pendant la guerre, il fut rétabli dans une des rares maisons que les Allemands n'avaient pas réquisitionnées. Là, au moyen de cloisons de planches et de vieilles tentures, les classes furent organisées, classes bien étroites et bien modestes, où nous étions les uns sur les autres, où les professeurs étaient obligés de parler à mi-voix pour ne pas déranger leurs voisins.

Le personnel était réduit : trois professeurs non mobilisés, dont un devait mourir bientôt, brisé par les fatigues et les émotions, un professeur du collège de Dunkerque, qui se trouvait en vacances au Cateau, le bibliothécaire de la ville, ancien professeur, *Président du Souvenir Français dans la région*, beau vieillard à l'âme ardente qui, joyeusement, vint m'offrir ses services à 74 ans, et qui mourra à la peine quelques jours avant l'armistice, quatre

jeunes gens, anciens élèves du collège préparant la licence ou les grandes écoles, furent les maîtres qui, pendant quatre ans, allaient assurer la continuation des études avec un courage, un dévouement inlassables.

L'effectif atteignit à peine 50 au début, car une grande partie de la population avait fui ; il s'éleva bientôt à 75, puis à 100, 125 et même plus, au fur et à mesure que les évacuations des villes sur le front amenaient au Cateau de nouveaux habitants.

Nous avions à peine recommencé nos cours, quand je reçus la visite d'un officier portant au bras gauche un large brassard de soie violette, et qui se présenta comme inspecteur de guerre des écoles françaises. Il me demanda de lui expliquer toute l'organisation du collège et émit même la prétention d'aller inspecter les professeurs dans les classes. Je lui fit remarquer que, seuls, nos chefs hiérarchiques avaient ce droit. Très vexé, il me dit qu'il pourrait m'envoyer en Allemagne pour désobéissance ; il n'insista pas cependant, et je dois même ajouter qu'il nous rendit quelques services dans la suite, empêchant parfois les élèves d'être emmenés comme prisonniers civils.

Notre vie s'écoulait triste et morne, aux heures mortellement lentes, chaque jour

amenant une humiliation ou une restriction nouvelle. Nous ne savions qu'une chose, c'est que l'Allemagne était arrêtée par une barrière d'airain et que nous avions les sympathies du monde entier. Pour nous démoraliser, les Allemands inventaient les nouvelles les plus déprimantes. Cette race, « née pour le mensonge, » *natum mendacio genus*, disait déjà Tacite, avait un journal écrit en français, la *Gazette des Ardennes*, dont les rédacteurs s'ingéniaient à choisir dans les journaux français et alliés quelques phrases qu'ils isolaient du reste de l'article, ce qui en changeait complètement le sens, à falsifier et à tronquer les communiqués, à ne jamais donner que les mauvaises nouvelles. Certes, la lecture des journaux allemands était plus consolante que celle de cet odieux journal, dont même l'édition illustrée ne présentait à nos yeux qu'images de mort et de désolation ! Et, cependant, nous la lisions, cette triste *Gazette*, tellement nous avions soif de nouvelles, tellement était atroce cette vie fermée, au milieu d'ennemis insolents et railleurs. Nous la lisions, et, malgré l'habileté infernale de ses rédacteurs, nous trouvions parfois entre les lignes de quoi nous reconforter !

L'année se passa ainsi ; vos camarades suivirent très assidûment les cours ; même les indolents d'avant la guerre sentaient qu'ils avaient un devoir sacré à remplir.

Puisqu'ils ne pouvaient servir le pays dans les tranchées, ils travaillaient pour l'avenir, subissant avec dignité et même bonne humeur les brutalités des gendarmes et des policiers, furieux de voir qu'ils ne travaillaient pas pour l'autorité allemande.

Ce qui irritait le plus les officiers, c'est que, malgré des ordres réitérés, affichés dans tous les coins, la population narquoise ne les saluait pas. Les enfants eux mêmes, sans crainte des coups de cravache, gardaient leur casquette ou esquissaient à peine un geste insouciant. Aussi, le commandant Haërtel, de sinistre mémoire, celui qui fit fusiller sans jugement cinq personnes, dont une pauvre femme de 60 ans et deux infirmiers du collège, pour des pigeons inoffensifs, eut une idée qui marque bien la mentalité de cette caste arrogante. Furieux de voir que malgré ses ordonnances, la population ne marquait pas suffisamment de déférence envers les officiers, il donna l'ordre au Principal du collège et au Directeur des écoles primaires de réunir le mercredi 18 août, à 11 heures du matin, tous les élèves pour leur faire une dictée, afin de rappeler aux parents, par l'intermédiaire de leurs enfants, la politesse qu'ils devaient aux officiers et de quelle façon ils devaient saluer !

Cette dictée fut faite très solennellement en présence de tous les maîtres ; elle eut

un gros succès. Vos camarades ne perdirent pas l'occasion d'exercer leur esprit malin sur l'outracuidance et le ridicule du commandant de place ; quant aux prescriptions si bizarrement édictées, elles eurent le sort des autres et, bien souvent, les amendes et la prison allaient nous punir du crime de lèse-politesse envers les officiers !

Au mois de novembre 1915, M. Lyon, recteur de l'académie de Lille qui, avec un courage, une activité extraordinaires, faisait partout continuer les études dans les pays envahis, tandis que M^{me} Lyon incarnait au plus haut point dans la ville de Lille la charité, la bonté, le patriotisme de la femme française, obtint de l'autorité allemande l'autorisation d'organiser une session de baccalauréat à St-Quentin.

Elle s'ouvrit le 29 novembre ; le recteur, le doyen de la faculté des sciences, M. Damien, celui de la faculté des lettres, M. Derocquigny, un autre professeur de la faculté, M. Ribéry, étaient venus de Lille ; les candidats des collèges du Quesnoy, d'Avesnes et du Cateau, seuls, avaient obtenu la permission d'y assister avec les élèves de St-Quentin. Les examens se passèrent correctement et nous eûmes même la surprise à l'oral de voir arriver dans la salle son Excellence Von Bernsdorff, gouverneur de St-Quentin, accompagné de l'Inspecteur des écoles. Ils n'y firent, du

reste, qu'une courte apparition, gênés peut-être par l'indifférence générale des professeurs, des élèves et du public.

A l'occasion de ces examens, le recteur nous réunit dans une salle du lycée de filles. A tour de rôle, les chefs de services eurent la parole pour indiquer ce qu'ils avaient fait depuis le commencement de la guerre. Il les félicita chaleureusement, trouvant un mot aimable pour chacun ; puis, dans une improvisation vibrante, il célébra l'armée française, toute cette belle jeunesse qui courait à la mort, de l'autre côté, pour défendre le sol sacré de la patrie, nous citant avec émotion les vers du poète :

..... Vois ces jeunes mourir
Vois les marcher, vois les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles.

Avec un enthousiasme qui nous émut profondément, il nous affirma sa confiance inébranlable dans les destinées de la France immortelle. La parole de notre chef vénéré qui, aujourd'hui encore, continue avec la même ardeur l'œuvre de reconstitution de l'enseignement dans les régions envahies, nous fut un réconfort salutaire. Chaque fois que la lassitude ou le découragement menaçaient de nous ébranler, nous songions à lui et, immédiatement, la sérénité et la confiance revenaient dans nos cœurs.

A la suite de cette réunion, sur la demande du recteur, une véritable École Normale fut organisée au Cateau avec le concours des membres de l'enseignement secondaire et primaire ; elle devait fonctionner jusqu'à la fin de la guerre. Grâce à la présence de deux inspecteurs primaires restés courageusement à leur poste, M Rumeau, de St Quentin et M. Dessaint, de Cambrai, des sessions régulières d'examens vinrent sanctionner, en 1916, 1917, 1918, le travail des élèves, garçons et filles, dont le chiffre s'éleva jusqu'à 40.

L'année scolaire 1916-1917 s'annonçait féconde ; beaucoup d'enfants d'évacués étaient venus se joindre aux nôtres, quand un ordre brutal de l'étape vint nous décimer.

Le 6 novembre, tous les hommes de 15 à 60 ans, à part les fonctionnaires et les employés de la mairie et du ravitaillement, reçurent l'ordre suivant :

« Par la présente, l'habitant nommé ci dessus, reçoit l'ordre de se présenter, le 7 novembre 1916, à la 10^e heure allemande sur la Place Verte du Cateau. Le nommé doit se munir d'une couverture, de linge, de chaussures, d'une gamelle avec cuillère et fourchette et s'il y a possibilité, avec des gants et un manteau. L'arrivée à l'heure indiquée est nécessaire en tout cas.

Les contrevenants seront incarcérés immédiatement et envoyés forcément. »

Mob. Etap. Kommandantur,
VON HELLDORFF,
Major et commandant.

Confiant en ce que m'avait dit l'inspecteur des écoles, j'allais aussitôt à la kommandantur réclamer pour mes élèves. Tout fut inutile ; le commandant Von Helldorff, vrai type du hobereau prussien, me reçut très grossièrement et me mit à la porte de son bureau.

Le lendemain, jour dont on se souviendra longtemps au Cateau, il faisait un temps affreux, une pluie froide tombait sans discontinuer ; les 400 appelés, leur sac sur l'épaule, étaient rangés sur la Place Verte, attendant les ordres du commandant. Pendant *six heures* ils restèrent dans la boue, immobiles, tandis que les mères, les sœurs, les vieillards, écartés brutalement, essayaient de leur apporter un peu de nourriture ou quelque vêtement oublié dans un départ si précipité.

A trois heures de l'après-midi, transpercés, eux et leurs bagages, par la pluie glaciale, ils reçurent enfin l'ordre de partir pour aller prendre le train à 20 kilomètres !

La colonne s'ébranla, encadrée par des gendarmes à cheval et des soldats en armes

qui foulaient aux pieds de leurs chevaux ou repoussaient à coups de crosse les pauvres femmes qui essayaient d'embrasser une dernière fois leurs maris et leurs enfants. La plupart d'entre eux devaient rester jusqu'à l'armistice dans les camps tristement célèbres de Conflans, Flize-sur-Meuse, Vrigne-sur Meuse, Remilly, Sedan, Montmédy où, entourés de fil de fer barbelé, dans des baraques remplies de vermine, couchant sur des copeaux de bois, ils allaient souffrir cruellement du froid et de la faim.

Deux mois après, je recevais par contrebande une lettre de ces malheureux qui me suppliaient de venir à leur secours : « Délivrez-nous de cet enfer, me criaient-ils en des lignes désespérées, délivrez-nous, ou nous mourrons tous !... Nous ne pouvons vous écrire ce qu'on nous fait subir, interrogez le porteur de la lettre... »

Et nous apprîmes alors des détails navrants. Les pauvres enfants, habitués comme vous à la vie confortable et douce de la famille, partaient le matin à cinq heures, par une température qui atteignit cet hiver, moins 18 et moins 20, sur des plates-formes de wagons où ils se blotissaient les uns contre les autres, pour aller travailler le long des voies ferrées à 30, 40 kilomètres du front sous la menace perpétuelle des avions. Comme nourriture, le matin, un

peu d'eau chaude noirâtre que les Allemands appelaient café, mélange de glands et d'orge torrifiés ; à midi, une soupe infecte de betteraves ou de choux-navets ; le soir, à 4 heures, café comme le matin, et, pour toute la journée, 250 grammes de pain noir.

Quelques-uns d'entre eux, poussés par la faim, ramassaient les épluchures de pommes de terre, abandonnées par les soldats, pour les faire cuire, d'autres en arrivèrent à dévorer les rats qui pullulaient dans le camp. Si la municipalité du Cateau n'était pas arrivée à force de démarches, à obtenir l'autorisation de leur envoyer des colis de vivres du ravitaillement hispano-néerlandais, tous seraient morts dans ces camps de la faim ! Vous devez vous imaginer, mes amis, dans quelles angoisses nous vécûmes après avoir reçu cette lettre et quand, après avoir tout tenté pour les délivrer, nous fûmes bien convaincus que les commandants de camps, tyrans tout puissants, ne lâcheraient jamais leur proie. L'exemple des civils belges qui travaillaient dans les environs du Cateau, — car les Allemands punissaient ainsi, en les envoyant très loin, ceux qui ne voulaient pas travailler volontairement pour eux, — n'était pas fait pour nous rassurer. Ceux qu'on évacuait au grand hôpital du Cateau, les mourants, car il fallait être à l'agonie pour être reconnu malade, succombaient rapidement.

Tous les jours, nous accompagnions au champ du repos les pauvres cercueils, faits en planches informes, à peine clouées, de ces tristes exilés. Une centaine de croix blanches dans un coin du cimetière du Cateau marquent l'endroit où reposent ces martyrs, âgés de 16 à 60 ans, morts, selon l'expression hypocrite des bulletins que nous remettait le fonctionnaire de l'hôpital, *de faiblesse générale !*

Dans tous les camps il en était de même, combien de ces croix blanches dans les cimetières de Sedan, de Conflans, de Montmédy !

Et, devant l'indignation du monde entier pour ce rétablissement de l'esclavage antique au xx^e siècle, la *Gazette des Ardennes* et la *Gazette de Cologne*, criaient bien haut, avec les accents de l'honnêteté outragée, que seuls, les vagabonds, les êtres dangereux pour la société, étaient condamnés au travail forcé !

Les jeunes filles n'étaient pas emmenées dans des camps spéciaux, mais leur situation n'était guère meilleure. Sous la conduite des chefs de culture, véritables brutes pour la plupart, elles allaient par tous les temps, souvent avec des chaussures trouées, car il était impossible de s'en procurer de neuves, arracher les chardons et autres mauvaises herbes dans les champs. A la moindre défaillance, injures grossières,

coups de pied, coups de cravache, venaient les ranimer. D'autres étaient emmenées dans les blanchisseries de guerre pour laver le linge des soldats du front, travail dégoûtant et malsain.

La conduite de vos camarades dans cette terrible situation fut admirable. Tous, à part de très rares exceptions, firent leur devoir héroïquement. Ils profitèrent de leur connaissance de la langue allemande pour rendre, comme interprètes et comme infirmiers, les plus grands services à leurs compagnons d'infortune. Plusieurs prisonniers du Cateau, qui avaient atteint la 60^e année ou qui étaient gravement malades, furent renvoyés dans leurs familles ; ils me racontèrent, les larmes aux yeux, combien nos élèves avaient été bons et dévoués ; jamais je n'ai été aussi fier d'eux ! Non seulement ils les aidaient matériellement, en partageant avec eux les provisions qu'ils recevaient ou qu'ils avaient pu acheter, en les soignant quand ils étaient malades, mais moralement, en se servant de leur instruction pour les intéresser et les récréer, le soir, quand la tristesse ou le terrible *cafard* venaient les abattre.

Le collègue, privé des plus grands, continuait sa vie, mais les Allemands nous avaient chassés depuis longtemps de l'établissement improvisé en octobre 1914 ; aussi les professeurs faisaient classe dans

leur salle-à-manger, seule pièce laissée par la Commandantur à la disposition des écoliers.

Vous avez pu vous plaindre quelquefois, mes amis, de l'organisation des classes pendant la guerre, troublée par le départ des professeurs mobilisés ; songez un peu aux études de vos camarades ! Réunions de plusieurs classes souvent très différentes, heures de cours réduites au minimum, manque de fournitures scolaires et de livres, difficultés pour préparer les devoirs et étudier les leçons, — obligés qu'ils étaient de travailler le soir à la lueur d'une veilleuse, faite avec un peu de saindoux du ravitaillement et une mèche improvisée avec un bout de ficelle, — visites continuelles des avions anglais et français, enfin souci aigu du ravitaillement de la famille, telles furent les conditions de vie de vos camarades, surtout dans les dernières années. Avant la classe, ils allaient, dès l'aube, faire queue à la boulangerie municipale ou au magasin de ravitaillement ; la classe finie, ils partaient dans les champs qui entouraient la ville, sur les talus, dans les fossés, ramasser un peu d'herbe pour les lapins, seul élevage permis par les Allemands.

Et pourtant ils ne se plaignaient jamais ; au contraire, avec insouciance et gaieté, ils bravaient les policiers et les gendarmes et bien souvent, nous étions obligés de leur

donner des conseils de prudence, de calmer leur tempérament frondeur, quelquefois même d'aller faire des démarches pour les délivrer. J'ajouterai que leurs études, quoi que faites dans de pareilles conditions, n'en souffrirent pas trop ; tous ceux qui n'ont pas été prisonniers civils tiennent aujourd'hui des places très honorables, même dans les plus grands lycées.

Les classes étaient une distraction dans notre vie lugubre ; chacun apportait sa nouvelle, combien fantaisiste souvent ! Tous, serrés les uns contre les autres, nous nous entretenions quelques instants des mille incidents de la vie en pays occupé : réquisitions, perquisitions de jour et de nuit, bons tours joués aux policiers, amendes, actes de brutalité, prison, parfois même, hélas ! condamnations à mort... Nous parlions à voix basse de la patrie, de nos espoirs, de cette délivrance qui, souvent, nous apparut si proche, et qui chaque fois nous échappait !

Les autorités allemandes avaient donné l'ordre formel, sous les peines les plus sévères, de ne jamais parler en classe de la guerre, surtout de ne rien dire de l'Allemagne. Vous pouvez vous imaginer comment ces prescriptions étaient suivies ! Tous les maîtres, toutes les maîtresses de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire et je suis heureux de leur

rendre cet hommage, ont, dans leurs leçons, cultivé dans le cœur des enfants la fleur précieuse du patriotisme, en exaltant la France, en montrant son rôle dans l'histoire de l'humanité, en commentant avec passion les plus belles pages de nos grands écrivains, qui ont porté partout la lumière et la justice, en étudiant avec amour les régions si diverses et si belles de notre pays, de ce pays qui faisait déjà, il y a 19 siècles, l'admiration du géographe Stabon, ces régions qui nous apparaissaient si loin....., si loin.....

Les Allemands nous avaient confisqué nos cartes de France, sous le prétexte ridicule que l'Alsace-Lorraine y faisait comme une tache en dehors de l'Allemagne, raison de plus pour revoir par la pensée la patrie qu'ils voulaient mutiler, cette région que nous espérions bien revoir française !

Mais surtout, même dans les plus mauvais jours, nous avons conservé pieusement dans le cœur de ces enfants l'espérance invincible dans la fin victorieuse de la guerre, la sainte espérance sans laquelle nous n'aurions pas vécu !

A cause de l'offensive de la Somme, nous n'avions plus eu de session de baccalauréat à St-Quentin. M. le Recteur de Lille, qui nous gardait toujours sa sollicitude, parvint à nous envoyer quelques instructions

pour organiser, dans chaque établissement encore ouvert, une sorte de session de baccalauréat de guerre, pour lequel il demanderait plus tard la consécration officielle. C'est ainsi que les collèges de Maubeuge, de Cambrai et du Cateau se transformèrent en petites facultés où, avec toutes les précautions possibles pour en assurer la loyauté, on fit passer les épreuves de la 1^{re} et de la 2^e partie. Ces baccalauréats viennent d'être homologués par le ministère.

La 5^e rentrée se fit régulièrement le 1^{er} octobre 1918, mais cette fois, professeurs et élèves n'avaient aucune envie de travailler. Depuis deux mois nous sentions que de grands événements se préparaient, que la formidable armature d'acier qui enserrait la patrie, commençait à craquer de toutes parts sous les coups répétés de Foch. Avec quelle joie, quelle émotion, mêlés aux officiers et aux soldats, nous lisions les communiqués allemands affichés sur la place ; avec quel sourire, malgré les regards furibonds, nous constatons leur rage impuissante !

Il y avait 5 jours que les cours étaient commencés, quand l'ordre d'évacuation arriva. Malgré la tristesse d'abandonner ce que nous avions pu sauver pendant quatre ans d'occupation au pillage des soldats, qui, cyniquement, attendaient à la porte

de nos maisons que nous fussions sortis pour y rentrer, c'est avec courage que nous partîmes, emportant dans des *poussettes* hétéroclites des vivres et du linge pour aller en Belgique. Exode lamentable où femmes, enfants, vieillards, mouraient le long des routes, dans les pâtures, terrassés par la grippe, qui avait vite raison de ces pauvres corps, anémiés par quatre ans de privations !

Et pourtant, pas une plainte, pas un pleur ! Les Allemands eux-mêmes étaient obligés d'admirer l'héroïsme de cette population qui, après avoir tant souffert, laissait tout ce qui fait la joie du foyer, partait sous la pluie, dans la boue des chemins défoncés, sous les obus et les avions, pour aller peut-être mourir de faim un peu plus loin. On s'en allait joyeux, parce qu'on voyait enfin cette débâcle de nos bourreaux, comme jamais dans nos rêves les plus audacieux, nous n'eussions osé l'imaginer !

Je ne vous raconterai pas l'évacuation ; c'est l'histoire de toutes les malheureuses populations des pays envahis, refoulées au fur et à mesure de la marche victorieuses des armées alliées. Avec nous fuyaient en désordre les colonnes interminables des Allemands qui n'écoutaient plus leurs chefs, pillant partout les magasins de ravitaillement de l'armée, tandis

que leur artillerie, restée en arrière, bombardait par vengeance, avec rage, les villes qu'ils étaient obligés d'abandonner.

Et puis, ce fut la joie folle de la délivrance par les Anglais, de l'armistice, et, quelque temps après, le retour dans la ville que nous avions quittée, où nous n'allions, hélas ! trouver que des décombres...

Vous le voyez, mes amis, par ce récit bien simple où j'ai retracé à grands traits l'histoire d'un collègue pendant l'occupation, la vie a été rude pour vos camarades. Ils ont souffert les pires vexations, alors que vous continuiez la vie de famille et de société. Sans doute, vous avez eu aussi vos angoisses et vos deuils, vous avez connu les jours de détresse quand la patrie était menacée, mais vous n'avez pas connu les horreurs de l'invasion, ces horreurs, qui, dans l'histoire de 1870, nous paraissaient irréelles et monstrueuses, et qui ont été largement dépassées par les descendants des barbares de cette époque. Je suis convaincu que vous auriez fait votre devoir comme les enfants des pays envahis, que vos âmes de bons Français auraient supporté héroïquement et gaiement comme eux toutes ces misères, mais, avouez-le, vous avez été quand même des privilégiés.

Privilégiés, à côté de ceux qui ont été obligés d'interrompre plusieurs années

leurs études et qui se remettent courageusement au travail, malgré leur santé ruinée — bel exemple pour ceux d'entre vous qui pourraient se laisser aller au découragement à la suite d'un échec ! — privilégiés surtout à côté de ceux dont nous vous lisons les noms tout à l'heure, des blessés dont la vie a été lésée dans les sources vives, des mutilés dont la force et la beauté sont à jamais diminuées, des aveugles qu'un jet de flamme a privés des joies de la lumière, des morts enfin, des héros, des martyrs qui sont tombés, foudroyés en plein azur, enlisés dans la boue des tranchées, engloutis dans les flots !

Eh bien ! si vous avez été des privilégiés, vous avez en revanche des devoirs infinis à remplir envers cette France pour laquelle ils sont morts et qui vivra plus belle et plus grande grâce à eux. Ils sont morts, le voulant bien, préférant ce destin cruel à une vie qui n'eût pas été noble et libre, mais il nous semble qu'ils sortiraient de leurs tombeaux pour nous le reprocher, si ce sacrifice devait être inutile. Sans doute, nous avons la victoire ; la France, qui a sauvé le monde, tient aujourd'hui une place magnifique dans l'humanité, mais voyez combien elle a souffert, comme elle est épuisée par tout ce sang qui a coulé à flots !

« Le premier devoir de votre génération, disait récemment un des maîtres les plus

respectés de l'Université, M. Ernest Lavisse, celui que les Allemands poursuivirent de leur haine sauvage, en détruisant à l'invasion sa jolie petite ville natale, Le Nouvion, le premier devoir de votre génération sera le travail : travail pour relever les ruines et réparer les désastres, pour refaire la richesse nationale, l'accroître. »

Nous avons été jusqu'à cette guerre un peu indolents, comme tous les peuples heureux, il est grand temps de réagir pour la lutte économique formidable qui se prépare. C'est à vous, les jeunes, de le faire, et je m'adresse particulièrement aux nombreux bacheliers qui vont entrer demain dans la vie.

Pour cela il faut être fort, au point de vue physique, au point de vue moral.

Soignez vos corps par l'hygiène, l'exercice, la pratique des sports ; évitez l'alcoolisme qui tue la race, la débauche qui tarit la famille ; soyez sobres, tempérants, vous resterez sains et vigoureux.

Devenez des hommes d'action, évitez le désœuvrement qui amène l'ennui et tous les vices, réagissez contre cette veulerie et cet amour du plaisir qui suivent toujours les grands bouleversements. Cependant, aimez la vie, qui peut être si belle et si noble quand elle est consacrée à la collectivité, ne soyez pas des blasés qui affectent un dilettantisme dédaigneux. Ayez la foi dans l'avenir, dans la famille, dans la patrie !

Conservez votre dignité morale dans toutes les circonstances, ayez le respect de vous-mêmes. Soyez courageux dans l'adversité, et, si vous commettez une faute, n'hésitez pas à en supporter loyalement les conséquences, *payez*, selon le mot de nos amis les Américains.

Enfin, soyez tolérants, conservez cette union sacrée qui fut pendant la guerre, en même temps que sa force et son salut, la beauté morale de notre patrie. Ainsi, vous pourrez achever l'œuvre de nos glorieux morts. Ils ont fait la France de la guerre et de la victoire, vous ferez, vous, celle de la paix et du travail !



LC
944.
081
4
COL

3342

L-77538